

Première partie

**MEHDI ET SON CLUB**



## 1. *Corpulence d'un bâton de réglisse*

L'argent anesthésie, déplorait Mehdi Azzam. On jubile au départ quand on a la chance de faire partie des élus. On est émerveillé, on n'ose dépenser, ou alors au contraire on claque tout comme si la source devait se tarir, comme on abuse d'un plaisir qu'on devine éphémère. Pourtant, la fortune s'accumule de sorte qu'on ne sait plus qui on était, on oublie les misères passées au risque d'oublier le frémissement aussi. On n'a plus d'envie. On ne s'amuse plus. On ne ressent plus rien.

Mehdi savait cependant gré à l'argent de lui offrir une présence à laquelle il demeurait sensible : sa maison, rare alliée, le consolait des humiliations du *mercato* et des désagréments subis depuis le début de la saison. Certes, elle pouvait paraître d'une grande banalité aux yeux des férus d'architecture, de ceux pour qui le *patrimoine*, dans l'acception actuelle de ce mot, comptait. Mais elle le protégeait mieux qu'une armure. Habiter une maison pour

la première fois de sa vie, plus encore que la richesse ou la notoriété, lui donnait l'impression d'être quelqu'un.

Aussi minutieux dans sa manière de conduire que dans celle de tirer un penalty, il jeta un œil dans le rétroviseur pour s'assurer qu'il pouvait sans risque articuler le virage en épingle à cheveux sur la droite, puis freiner en douceur tout en appuyant sur la télécommande. Tandis que la grille s'écartait dans un silence qu'il aimait à imaginer respectueux, il se laissa séduire, comme chaque jour au retour de l'entraînement, par la façade en pierre tirant sur le jaune, la toiture en tuiles rondes, les chênes centenaires et d'autres arbres dont il ignorait le nom, ainsi que, iconoclastes dans ce décor bucolique, quelques sculptures de son ami Faycal. Dont cette *Déesse barbare*, en réalité un piquet de cuivre monumental que traversaient deux barres horizontales en fonte et que chapeautaient deux boules en bronze, qu'il dépassa pour se diriger au ralenti vers le parking. À l'est, le bâtiment annexe, ancienne écurie lui avait raconté l'agent immobilier – un rondouillard chaussé de bottines rouges en caoutchouc qui l'avait convaincu d'acheter plutôt que de louer même s'il ne restait pas dans la région très longtemps –, abritait piscine chauffée et salle de gymnastique, autrement dit salle de torture.

Mal aux couilles, constata-t-il en s'extirpant de l'Aston Martin. Pas vraiment les couilles, d'ailleurs, mais une curieuse douleur au niveau du bas ventre, diffuse et aiguïlée à la fois, d'une intensité inquiétante, qu'il ne parvint pas à identifier. Peut-être était-ce dû à sa mauvaise réception, samedi dernier, après le tackle brutal du latéral gauche des Merlus, se dit-il pour se rassurer. Mais il en doutait : aucun souvenir d'être tombé alors sur cette partie de son

anatomie, aucunes prémices d'une telle douleur, à suivre – sans l'efficiace permanente du corps, sans l'intelligence du corps, un footballeur n'est rien, homme réduit à son enveloppe, sans cœur ni cerveau.

Mehdi Azzam était fier de son cerveau. Son père Mohamed, étudiant en médecine qui avait fui l'Égypte après l'attentat d'octobre 1981 contre Sadate pour devenir infirmier à l'hôpital Henri-Mondor de Créteil, et sa mère Habiba, aînée d'un couple de boulangers d'origine marocaine, avaient élevé cinq enfants. Contrairement à ce qui se produit souvent par faiblesse ou par lassitude, leur sévérité s'était accrue avec les années pour culminer avec le petit dernier, Mehdi. Pas le droit de sortir, pas le droit de regarder la télé, pas le droit de s'amuser. Seulement apprendre, travailler, lire, seulement maugréer et rêver ; et aussi, sans modération, faire du sport. Tête de classe au collège Jules-Vallès de Vitry, il avait poussé jusqu'au bac, obtenu avec mention malgré le temps passé au centre de formation. Dans le milieu du football, avec sa taille moyenne, sa corpulence d'un bâton de réglisse, sa coiffure de chanteur de charme des années 1950, ses fines lèvres qui lui donnaient l'air d'un perpétuel boudeur et ses lunettes en métal qu'il troquait contre des lentilles lorsqu'il jouait, il passait pour un intellectuel, l'interlocuteur privilégié des dirigeants et des entraîneurs, l'interface entre le cercle fermé des joueurs et l'extérieur.

Sac sur l'épaule et écouteurs parfaitement calés sur les oreilles, il approcha de la bâtisse que sublimait le soleil couchant, teintes orangées et rouille, reflets violacés d'une nuance différente tous les soirs, comme un bout de paradis

à lui réservé. Alors qu'il poussait la porte, son portable sonna ; numéro qui ne lui disait rien.

« Ça va champion ? »

La voix nasillarde, hautaine et accusatrice, lui déplut aussitôt. Il se reprocha d'avoir décroché alors qu'il ne décrochait que rarement.

« Aurélien Pille, journaliste à Football Factory. Vous vous souvenez, on s'était... »

Les journalistes, Mehdi s'en était aperçu dès qu'on avait commencé à parler un peu de lui, cherchaient à imposer d'emblée une proximité propice à la confiance ; les journalistes n'étaient que des flatteurs.

« On pourrait se voir ? »

Au loin, une moto pétaradait, une Harley à en juger par ce bruit particulier qu'il reconnaissait entre mille. Peut-être devrait-il en acheter une, un de ces jours, peut-être cela lui ferait-il du bien de partir loin sur une telle machine, de faire la route comme on fait un break.

« À quel propos ? »

– Pas au téléphone. »

Celui-ci jouait les importants. Mehdi lui demanda de lui envoyer un mot sur Telegram pour lui préciser l'objet souhaité de l'entretien, après quoi il verrait. Le vent se levait, des chouettes hululaient, le feuillage frémissait, une touche romantique nimbait l'atmosphère. Impression inédite et un peu effrayante que ce qu'il vivait, ce qu'il voyait et ce qu'il ressentait en cet instant précis ne resterait pas gravé en lui, que dans quelques jours, quelques mois ou quelques années, lui qui gardait pourtant tout en mémoire n'en aurait plus aucune souvenance. Conscience soudaine que, contrairement à ce qu'il croyait sans avoir eu l'idée

de creuser la question, sa capacité de stockage n'était pas illimitée – ou alors, peut-être que cela signifiait à l'inverse qu'il se souviendrait parfaitement de cette journée, chaque seconde, chaque détail s'insinuant en sa mémoire pour l'éternité, les signaux qu'il captait allaient et venaient, équivoques toujours et indéchiffrables parfois.

L'autre côté de la porte l'attendait de pied ferme. Affalées sur le canapé en L devant l'écran digne d'une salle de cinéma à regarder pour la énième fois le *Voyage de Chihiro*, Hayat et Amira, les jumelles, ne daignèrent pas, princesses comme elles étaient, se lever à son arrivée. Mais elles lui sautèrent dessus dès qu'il parvint à leur portée, l'enlacèrent avec force cris et rires, le frappèrent de leurs tendres poings fermés. Il fila à la cuisine se servir une menthe à l'eau glacée, revint sans prêter attention aux photos en noir et blanc qui habillaient le couloir. Rien que des Hollandais, il vénérât les footballeurs bataves qui pour le coup ne survivaient pas assez dans la mémoire collective. Cruyff, bien sûr, à ses yeux le plus grand, intelligent et élégant, novateur et imprévisible, mais aussi Gullit et Rijkaard, costauds et techniques, et surtout les deux attaquants à la hauteur desquels il rêverait d'arriver un jour si lui prenait l'envie de rêver, Bergkamp et Van Basten, dont il avait vu et revu toutes les vidéos disponibles. Puis il se posa entre ses filles pour parler deux minutes avec elles, s'enquérir de leur journée et de leurs projets. Charmantes et vives, elles paraissaient se plaisir ici comme elles se sentaient bien partout, du moment qu'elles étaient accompagnées de leurs parents. L'année précédente, durant les mois qu'il avait passés à Londres lors de sa tentative malheureuse avec les Spurs, elles étaient

restées en France avec Jessica. Quand, une fois par mois environ, elles traversaient la Manche, il les trouvait moins insouciantes et moins épanouies, plus râleuses ; une fois reparties, elles ne lui manquaient pas du tout. Au début, il avait eu honte de lui quand il en avait fait le constat, d'autant plus vite assumé que le contexte l'expliquait en partie : une des pires périodes de sa vie, la marche en avant, l'avenir radieux à portée de pieds, après quoi le plafonnement.

« Tu as pensé à aller récupérer ma montre ? »

Il se retourna vers Jessica, à moitié cachée par la cheminée suspendue dans laquelle aucun feu, jamais, ne crépitait. Allure des mauvais jours et tenue assortie, t-shirt d'un mauve passé, pantalon de jogging sans forme, chaussons en fausse fourrure. Et teint de marionnette, blanchâtre, cadavérique.

« Tu as ma montre ? » répéta-t-elle.

Sa montre. La Royal Oak en or rose et diamants qu'il lui avait offerte pour ses vingt-cinq ans et qu'elle ne portait quasiment pas. Il l'avait donnée à réparer un mois auparavant car il y avait un défaut lors du changement de date en fin de mois, sans doute Jessica avait-elle trop trituré le remontoir, et l'horloger avait envoyé en début de semaine un message pour avertir que la montre était prête.

« Évidemment, tu as oublié... J'en étais sûre !

– J'irai demain. »

Elle approcha sans le regarder avec un mauvais rictus aux lèvres, dépassa le canapé sans prêter attention aux filles, se retourna brusquement et le fixa ; elle a visionné trop de clips, pensa-t-il.

« Pourquoi tu oublies toujours ce qui me concerne ? »

Jessica Azzam, jeune femme distinguée au visage triangulaire, à la peau laiteuse, aux yeux vert clair, et dont les boucles rousses descendaient plus bas que les épaules, n'éprouvait en vérité aucun intérêt pour les montres, comme finalement elle n'aimait pas grand-chose dans la vie, estimait Mehdi. Elle avait selon lui un problème de comportement qui la faisait passer en une fraction de temps, sans raison *objective*, du ciel bleu à l'orage, de la jovialité pas forcément feinte aux colères les plus torrentueuses. Mehdi avait l'habitude, il savait comment faire ; combien de temps cela durerait, il n'osait se poser la question. Il s'approcha d'elle, passa une main sur son front et dans ses cheveux avec une douceur trop étudiée qu'il se reprocha en la voyant aussitôt glisser entre ses doigts ; Hayat, plus attentive que sa sœur, faisait mine de regarder l'écran mais ne perdait rien de la séquence.

« J'ai oublié quoi, par exemple ? »

Un ricanement comme seule réponse. Un pas en arrière. Pour accompagnement sonore les voix de ce dessin animé, narquoises. Elle se retourna à nouveau et commença à monter les marches qui menaient aux chambres.

« Maman, qu'est-ce qu'on mange ce soir ? demanda Amira.

– Tu penses qu'à manger, toi, dit sa sœur.

– Eh ben quoi ? C'est bon de manger, non ? »

Jessica, imperméable à ses filles, continua de monter sans leur répondre ; non, ça n'allait pas pouvoir durer. Une femme d'ici prénommée Annick venait faire le ménage et la cuisine, mais c'était son jour de congé. Une visite rapide dans la cuisine lui confirma ce qu'il craignait : rien n'était

prévu pour le dîner. Il ne lui restait plus qu'à appeler Donato pour commander des pizzas.

En attendant le livreur, il s'adonna à la corvée des réseaux sociaux. Plus de vingt mille abonnés sur Tik Tok, Instagram et Twitter, il fallait leur donner leur pitance régulière faute de quoi ils déserteraient en masse. Lors de la création de ces comptes, davantage pour asseoir sa réputation que par amusement ou intérêt réel, Mehdi Azzam postait plusieurs messages par jour, essentiellement des photos ou des vidéos. Le vestiaire, la séance de musculation, les manipulations du kiné, les analyses sur écran du schéma de jeu du prochain adversaire, les recommandations de l'entraîneur, les remplaçants sur le banc, l'allégresse après la victoire, la tête d'enterrement autrement. Les abonnés avaient l'impression d'être associés à un monde habituellement interdit, et la popularité, bien plus difficile à atteindre que la notoriété, avait suivi ; peut-être avait-elle joué un rôle dans sa sélection en équipe nationale. À présent, cette obligation lui pesait : complimenter même ceux qu'on n'apprécie que modérément, se joindre au concert des bonimenteurs, à quoi bon dépenser toute cette énergie, se disait-il. Parfois, au détour d'un gif, d'une parodie ou d'un dessin humoristique, il lui arrivait néanmoins de sourire.

Coup de sonnette. Les filles, là, daignèrent tout à fait délaissier leur occupation et se lever du canapé, se bousculant pour être la première à ouvrir. Il leur emboîta le pas dans le but de vérifier que tout allait bien, précaution qui n'avait rien de superflu avec ces agressions et ces cambriolages dont les footballeurs et leurs proches étaient de plus en plus souvent victimes. Embaucher un garde

du corps, se promettait-il depuis des semaines sans passer de la résolution à l'acte. Amira dirigea la marche vers la cuisine, disposa verres et couverts, attribua les pizzas.

Il suivit le mouvement, prit place à son tour et se coupa une part de quatre saisons, qu'il fit passer avec de la limonade. Pas un bruit en haut, Jessica, sortie de la salle de bains dix minutes auparavant, devait s'être couchée. Sûrement pas pour dormir, mais pour geindre au téléphone avec une copine puis regarder plusieurs épisodes d'affilée d'une de ces séries censées compenser le manque. Sans doute passait-elle plus de temps avec elles – les copines et les séries – qu'avec les jumelles et lui ; des pensées sombres, à peine chassées, revinrent démultipliées. Comme les filles rigolaient en autarcie, il en profita pour vérifier si le journaliste, ainsi qu'il s'y était engagé, lui avait laissé un message. C'était le cas : *J'aimerais avoir votre réaction à un article qui doit prochainement sortir sur vous, avait-il écrit. C'est, je pense, de la première importance.*

## 2. *Du racisme et du communautarisme*

Réveil à 8 heures pile tous les matins sans considération des cicatrices de la veille, du programme de la journée à venir, des éventuelles agitations de la nuit. Mehdi Azzam se tourna et allongea le bras : Jessica dormait encore ou faisait semblant. Tandis qu'il l'observait, il sentit sa cuisse gauche et ses fesses se décaler très légèrement comme pour échapper à ses doigts, pour le fuir, déplacement infime qui le vexa ; même dans le sommeil, sans rien avoir perdu de sa beauté, elle paraissait tendue, hostile.

Il se retourna, se leva en essayant de ne pas faire de bruit, sortit de la chambre et se dirigea vers la salle de bains.

La seule douche qui vaut est une douche froide, presque glacée, et ne peut se prendre qu'au réveil, à jeun, quand le corps, encore chaud des souvenirs de la couette, et l'esprit, encombré de mauvaises pensées, réclament ce coup de fouet que l'eau froide est seule à pouvoir leur donner, voilà l'une des règles auxquelles il se soumettait. Sous le jet, il vérifia que tout, les cuisses, les genoux, les pieds, fonctionnait sans anicroche. Sensation de solidité, de confiance. Os, muscles, ligaments, tendons, articulations constituaient plus que ses outils de travail, quasiment son espérance de vie. D'où l'obligation de veiller en permanence sur eux, l'habitude de se tâter et de se palper sans relâche. Quant à la douleur qui l'avait alerté la veille, elle avait disparu ; une autre inquiétude, il le savait, viendrait demain, *turnover* coutumier auquel il convenait de prêter attention sans focalisation excessive.

La fenêtre située à mi-escalier lui donnait une vue étendue sur le jardin, le terrain plutôt, les vélos à roulettes des filles, les nuances d'orange et de vert, les oiseaux qui virevoltaient un peu partout – geais, mésanges, bergeronnettes, pinsons, bouvreuils, il commençait à bien les identifier – et au loin quelques champs de tournesols, des vignes, des hangars agricoles. Il éprouva le besoin d'ouvrir la fenêtre, de respirer profondément pour s'imprégner de l'air du temps, d'offrir son visage au vent léger d'octobre ; ne surtout pas céder la place à la morosité.

Le petit-déjeuner constituait l'un de ses moyens privilégiés pour la combattre. Il respectait ce moment où, seul dans la cuisine, il prenait le temps de préparer cette

étape importante de son bien-être physique, d’entretenir la machine. Pas de café, pas de brioche, pas de céréales, pas de confiture. Mais du thé vert, du pain complet avec un peu de beurre et de miel, de la faisselle, si possible de chèvre, un œuf à la coque, un peu de compote ou à défaut un fruit frais, par exemple, là, un kiwi. Assis sur un tabouret, il dégusta ce temps suspendu, observa le soleil naissant se refléter sur le carrelage et le mobilier blanc, se concentra sur la manière d’étaler le beurre sur le pain ou de trancher l’œuf. Annick, qui avait conduit comme chaque matin les filles à la maternelle, n’allait pas tarder à revenir, puis ce seraient les bruits, les ordres, les ondes contraires. Mehdi soupira et quitta la cuisine sans débarrasser.

Un peu plus tard, au volant de l’Aston Martin, il arrivait à Reims. Comme le centre d’entraînement Raymond-Kopa était situé à Bétheny, en lisière nord, alors que lui-même habitait au sud, dans la banlieue agréable et verdoyante, à proximité immédiate du parc régional de la Montagne, il prit la rocade sur la droite. Les villes avaient en commun avec les défenses adverses qu’il était plus habile de les contourner que de les affronter bille en tête, on gagnait en sécurité ce qu’on perdait en excitation. Il éteignit la radio qui n’avait pas délivré d’information sinistre, pas d’attentat, pas de maladie contagieuse, de catastrophe majeure ou de crimes contre l’humanité – il se demandait de plus en plus souvent à quoi servaient le football et les footballeurs dans la tournure critique que prenait le monde, quel était l’intérêt de continuer à distraire quand la foi commune en la possibilité d’un avenir dévalait comme sur un toboggan –, et la remplaça

par le saxophone de Lee Konitz. Le jazz était pour lui une découverte récente ; il se désolait du temps perdu, des années d'ignorance à ne pas se recouvrir de cette musique qui lui parlait, lui laissait miroiter la possibilité d'être autre, rare fusion entre mélodie et rythme, langueur et vitalité, routine et liberté – comme un dribbleur qui saurait aussi tacler ; 9 h 46, il ne serait pas en retard.

Patrick Vermeulen, l'entraîneur, demandait que soit appliquée une sanction financière à chaque retard. Après avoir vérifié devant son groupe en cercle que personne n'alléguait un pépin physique, il ordonna aux gars de se mettre en piste et Mehdi, comme les autres, obéit. L'entraînement, qui durait une heure et demie tous les jours à partir de 10 heures tapantes, commençait systématiquement par l'échauffement, phase aussi indispensable qu'ennuyeuse. Il fallait d'abord courir autour du terrain sans ballon, ce qui ne lui plaisait ni ne lui déplaisait, puis s'arrêter et exécuter différents mouvements d'extension, de montée des genoux, de pas chassés avant et arrière, tout en testant les articulations des bras et des hanches, ce qu'il aimait bien, comme tout ce qui touchait au corps. Après quoi il se retrouva avec Jordan Benichou et Abdoulaye Kouyaté à se passer et se repasser le ballon sur un bout de terrain de dix mètres sur trois. Benichou, relayeur titulaire, avait toujours une blague à faire ou un bon mot à raconter, tandis que Kouyaté, avant-centre numéro 2, le plus grand en taille et l'un des plus baraqués de l'équipe, ne disait quasiment jamais rien. Mehdi Azzam, qui s'entendait correctement sur le terrain avec eux, ne raffolait ni de l'un ni de l'autre en dehors, sans doute

parce qu'ils n'avaient aucun centre d'intérêt commun. Le jeu à trois était bientôt fini, il se sentait en forme.

« Tu n'en touches pas une, Mehdi ! Assez dormi, mon grand ? »

Vermeulen avait fait toute sa carrière chez les rouge et blanc du Stade de Reims. Aspirant, il avait assisté, depuis les tribunes, à la demi-finale de coupe de France contre l'Olympique de Marseille en 1987 alors que Reims, en deuxième division, n'arrivait pas à rejoindre l'élite. Stagiaire, il avait vécu la déconfiture progressive du club, avant sa rétrogradation en troisième division puis la mise en liquidation judiciaire de 1991. Titulaire indiscutable comme stoppeur – on ne disait pas encore *défenseur axial* à cette époque –, il avait contribué, à son petit niveau, à la renaissance du club, qui avait fini, à force de courage et de bonne volonté, à récupérer son statut professionnel, à retrouver son nom mythique, et à accéder à la deuxième division en 2004. Âgé de trente-six ans, il avait alors rattrapé les crampons pour passer de l'autre côté de la barrière. Entraîneur adjoint depuis lors, ayant vécu avec flegme et compétence les hauts et les bas des accessions en Ligue 1 et des redescentes en Ligue 2, il assurait à présent l'intérim depuis le limogeage de l'entraîneur en titre, deux mois auparavant, après six défaites d'affilée. Ses méthodes, sa conception très *old school* du métier, la ferme convivialité qu'il utilisait dans ses rapports avec ses joueurs convenaient parfaitement à Mehdi ; il s'appliqua sur ses jeux de ballon pour le faire mentir.